

BUREAUX: Rue Nain, 1.
Roubaix, Tourcoing:
Trois mois... 12 f.
Six mois... 23
Un an... 44
L'abonnement continue, sans avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GERANT: J. BENOIT
Le Nord de la France.
Trois mois... 13 f.
Six mois... 25
Un an... 48
ANNONCES: 15 centimes la ligne.
RECLAMES: 25 centimes
On traite à forfait.

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A PARIS, chez MM. Havas, Lafitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A TOURNAI, au bureau du journal l'Economie; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 4 JANVIER 1870

Le ministère est enfin constitué: M. Daru, aux affaires étrangères; M. Buffet, aux finances, en font partie, et des hommes d'autrefois il n'y demeure, pour le plus grand désespoir des fidèles de l'Empire autoritaire et pour le plus grand bonheur de la France, que le général Lebeuf et l'amiral Rigault. On ne nommera que pour mémoire le maréchal Vaillant, qui n'est point mort, qui ne s'est point rendu, mais qui n'ouvrira point le salon de 1870.

Le succès est entier: MM. de Talhouët, Chevandier de Valdrôme, Segris, Louvet, Maurice Richard, tous les hommes en un mot que désignait jusqu'ici le nom, l'influence, la confiance de la Chambre, l'estime et l'attention publiques, sont ministres: et des souhaits, que dans la difficulté des temps on osait faire à peine, sont comblés, sont dépassés.

Deux choses étaient à craindre: il fallait dans le nouveau cabinet faire sa part au centre gauche, mais il ne fallait pas que cette part fut trop large, ni qu'elle fut trop étroite. Le centre gauche, si peu de voix qu'il compte au Corps législatif, représente la véritable opinion de la majorité du pays, son programme en est le fidèle reflet, aujourd'hui comme autrefois toute la France est, centre gauche.

Tous les sacrifices que comportait la situation présente, il fallait donc les faire aux exigences très légitimes de ce parti; l'Empereur s'y est résigné, mais tout ce qu'on pouvait lui refuser encore afin de ménager une transition difficile, une bonne politique voulait qu'on lui refusât encore. M. E. Ollivier l'a compris. Deux portefeuilles au centre gauche, deux portefeuilles à ces quelques hommes sympathiques du centre droit et du centre gauche, quatre ou cinq portefeuilles au centre droit, trois portefeuilles aux membres de l'ancien cabinet, ce résultat était le seul désirable sinon le seul possible, et nous l'avons atteint. M. Emile Ollivier a pris son temps; il ne s'est point hâté; quoiqu'on ait dit, il ne s'est point déçouagé; repoussé, il est revenu, il a réussi et certes il doit être aujourd'hui bien vengé des railleries mauvaises et des calomnies ridicules sous lesquelles, au mois de mai dernier, les électeurs de la 3^e circonscription de la Seine l'accablèrent et crurent qu'il succomberait.

Il n'appartient à personne de préjuger l'avenir. Toutefois, on peut croire, qu'appuyé sur les collègues qu'il s'est choisis. M.

Emile Ollivier s'élèvera sans peine à la hauteur de sa tâche. — Le détail du département de la justice et des cultes n'embarrassera point son action comme eût pu être fait le détail du département de l'intérieur: il lui sera permis d'être pleinement homme politique, et nous nous plaisions à croire qu'en lui l'homme politique ne sera point trouvé au dessous de l'orateur. Il y a bien dans l'esprit de M. Emile Ollivier je ne sais quoi de romanesque, comme aussi dans son éloquence je ne sais quoi de trop poétique, mais après tout cette éloquence est puissante, et les vues de cet esprit sont larges. — Plusieurs de ses collègues d'ailleurs, hommes de sens positif et pratique, rassis, hommes d'affaires, ne manqueront point et dès qu'il le faudra, de ramener par leurs conseils au point de vue de la vérité vraie des choses ce que probablement il y aura quelquefois de vague et d'incertain dans la pensée politique de M. Emile Ollivier. — A cet égard, M. Buffet, par exemple, nous inspire toute confiance.

Et il ne faut point se lasser de le dire, le régime parlementaire ne marchera que sous ces conditions: c'est, en effet, et par nature un régime de Gouvernement qui ne souffre point d'absolu, mais qui ne se maintient, qui n'avance qu'au prix de transactions multipliées, et surtout qui ne peut admettre que dans un ministère les hommes entrent jamais tout entiers, je veux dire sans laisser quelque chose d'eux mêmes à la porte, si peu que rien, mais quelque chose.

LÉON COUSIN.

REVUE DE LA PRESSE

La combinaison ministérielle qui a triomphé était celle du Journal de Paris. Cette feuille le constate et se félicite de sa victoire; mais elle trouve cette victoire trop complète et voici comment elle s'exprime sous la signature de M. Paul Clère:

Nous aurions souhaité de voir MM. de Talhouët, Segris, Buffet et Daru entrer dans le ministère sans que MM. Magne et de Chasseloup-Laubat en fussent écartés. M. Magne surtout, nous l'avons dit et nous le répétons, nous paraissait devoir apporter une force véritable au nouveau ministère. Il inspirait une grande confiance au monde financier. Il avait, pendant ces dernières années, dirigé avec sagesse et avec bonheur le département important à la tête duquel il était placé. Enfin il avait contribué pour sa part, à l'évolution libérale accomplie par le gouvernement impérial à la suite des dernières élections générales. Quant à M. de Chasseloup-Laubat, il a été, on l'oublie trop aujourd'hui, un des principaux auteurs du sénatus-consulte de septembre dernier; il a chaudement appuyé de ses conseils l'amnistie du 15 août. Il a défendu, contre toutes les intrigues de cour, les libertés nouvellement conquises, et il a réclamé pour la presse une latitude de discussion que respectera, nous l'espérons, le nouveau ministère. MM. Magne

et de Chasseloup étaient donc bien placés, dans la période de transition que nous traversons, pour faciliter le passage de l'ancien régime au régime nouveau. Si les chefs du centre gauche, comme on l'assure, ont posé pour condition de leur entrée aux affaires l'éloignement des deux ministres dont nous venons de prononcer les noms, ils ont eu tort, nous devons le dire sans détours, n'ayant pas pour habitude de cacher la vérité à nos amis plus qu'à nos ennemis. Il ont privé volontairement le nouveau ministère d'un élément de force et de durée.

Il ne faut pas s'y tromper, en effet. Le cabinet du 2 janvier n'aura dans le Corps législatif qu'une majorité peu nombreuse et peu compacte. Le centre gauche ne dispose que de quarante à quarante-cinq voix. Le centre droit comprend nominativement 120 ou 130 membres. Mais dans ce nombre, combien en est-il qui, par leurs relations et leurs habitudes d'esprit, restent très rapprochés de la droite proprement dite? Il y aura là, sur les confins du centre droit et de la droite pure, 20, 30, 40 membres peut-être sur le concours desquels le cabinet du 2 janvier ne pourra pas compter d'une manière absolue. Ils ne suivront pas la direction de M. Jérôme David; mais ils écarteront peut-être la voix de M. Ernest Pinard ou celle de M. de Forcade La Roquette, si ce dernier, comme tout donne lieu de le croire, reparait à la Chambre, dans quelques jours, comme député de Marmande. Ces trente ou quarante membres hésitants auraient été pleinement rassurés par le maintien de MM. Magne et de Chasseloup-Laubat dans le cabinet. Nous comprenons bien les raisons pour lesquelles on a cru devoir écarter ces deux hommes politiques de la combinaison ministérielle. On a voulu établir, de la manière la plus nette, que l'on formait un cabinet complètement nouveau, en maintenant que deux ministres tout à fait spéciaux, celui de la guerre et celui de la marine. Cette considération a sa valeur. Mais elle devait céder, dans les circonstances présentes, à la nécessité supérieure d'assurer au nouveau cabinet une large et solide majorité. Si le ministère, d'ici à la fin de la session, se trouvait mis en minorité, que pourrait-il faire? Se retirer? Mais il laisserait la place aux Polignacs du second empire. Dissoudre la Chambre? Mais la nouvelle loi électorale ne sera pas encore faite; et d'ailleurs si une dissolution, arrivant en son temps, peut être utile et même nécessaire, une dissolution prématurée et précipitée serait fâcheuse pour tout le monde.

Dans un autre article signé du secrétaire de la rédaction, le Journal de Paris déclare que ce qui mérite son approbation et son éloge sans réserve, c'est la conduite qu'ont tenue dans la crise aujourd'hui terminée l'Empereur d'abord, M. Emile Ollivier ensuite:

Leur loyauté a été égale à leur sagesse. M. Ollivier, en choisissant des collègues dont quelques-uns n'ont peut-être pas vu sans jalousie le rôle qui lui a été assigné de chef de cabinet, a prouvé que le pouvoir ne le tentait pas, puisqu'il s'est offert de bonne grâce à le partager avec d'autres que ses amis personnels et à se donner à lui-même des freins. La gloire pure de fonder chez nous le régime constitutionnel est tout ce qui l'a séduit et pour acheter la coopération, d'abord refusée, des hommes graves et posés du centre droit, qui était nécessaire à l'accomplissement de cette œuvre, il a sacrifié jusqu'au noble et légitime dessein d'ouvrir la carrière aux jeunes générations. Quand à l'empereur, personne n'a plus le droit de

douter de la sincérité de ses intentions. Il a accepté pour ministre un des membres importants de la réunion de la mairie du 10^e arrondissement au 2 décembre. Il a oublié ses sympathies comme ses antipathies, vertu rare dans un souverain. Il n'a prétendu imposer ni ses idées ni ses hommes. Il a agi enfin constitutionnellement et royalement.

Après avoir constaté que la nouvelle administration semble réunir les conditions essentielles d'un cabinet parlementaire et homogène, M. A. Nefftzer, rédacteur en chef du Temps, se demande si ce cabinet aura une majorité dans le Corps législatif:

Sur cette question, le doute subsistera, jusqu'à ce que l'attitude du cabinet et celle de la Chambre se soient respectivement dessinées. Le vice de la situation, dont il faut bien prendre son parti, puisqu'il était irrémédiable, c'est que le nouveau ministère ne sort pas directement d'un mouvement parlementaire. Il devra se faire sa majorité, et il se la fera selon ses actes. Le centre droit est beaucoup plus nombreux que le centre gauche, mais il est loin d'en avoir la cohésion, et il ne semble pas qu'il y ait de délimitation bien tracée entre une partie de ses membres et la droite réactionnaire. Si les actes du nouveau gouvernement répondent à la signification de certains noms, aux besoins de la situation et au mouvement général de l'opinion, il trouvera plutôt à gauche qu'à droite l'appui de sa majorité. Un prompt avenir nous instruirait d'ailleurs. Ce que l'instinct profond du pays, ce que les vœux réfléchis de tous les esprits sages et libéraux appellent avant tout, c'est la réforme électorale, c'est-à-dire un ensemble de mesures propres à garantir enfin la liberté et la sincérité du suffrage universel, et dont les principales sont l'abrogation de l'article 73, l'élection des maires et la fixation des circonscriptions électorales, ou le scrutin de listes par départements. La question électorale est de beaucoup la plus grave des questions intérieures, et la plus urgente. Nous ne nous lasserons pas de le répéter, et l'attitude que le nouveau ministère prendra dans cette question sera pour nous la vraie pierre de touche, non seulement de son caractère, mais aussi de son sens politique. Il ne peut, selon nous, se dispenser de l'aborder immédiatement, non-seulement parce que les abus de l'état de choses actuel sont reconnus par tout le monde, mais parce qu'un gouvernement parlementaire doit toujours avoir présente à l'esprit la ressource suprême d'une dissolution et d'un appel au pays. Il peut ne pas vouloir dissoudre aujourd'hui, mais il peut y être contraint demain; il peut l'être tous les jours, par quelque péripétie politique, et, quel qu'en soit le moment, il doit vouloir que les prochaines élections soient correctes et sincères.

Tout le monde n'est pas content. Paris-Journal assure que c'est la rue de Poitiers ressuscitée qui triomphe; c'est là ce qui cause son tourment. Le Rappel — toujours lui! — trouve que « l'enfantement du nouveau cabinet signifie ou plutôt met en relief ces deux choses également importantes: l'impuissance absolue du gouvernement personnel; l'impossibilité absolue de greffer le régime parlementaire sur la constitution impériale. »

Et M. Frédéric Morin conclut ainsi: « Mais si nous n'avons plus désormais qu'un pouvoir personnel vaincu et sans espoir et si à ce pouvoir personnel ne succède pas un pouvoir parlementaire, qu'avons-nous donc? Nous aurons une sorte de régime sans nom dans la langue politique, un régime où il n'y aura ni gouvernement, ni liberté garantie, ni sécurité, ni progrès, ou tout sera flottant, indéterminé, incertain, et qui représentera l'accomplissement de l'anarchie et de l'arbitraire. Nous n'aurons plus Octave, nous aurons Augustule. »

« Le Bas-Empire est toujours le dernier mot de l'empire. »

ALFRED REBOUX

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, lundi, 3 janvier. Voilà enfin le ministère constitué et le Journal officiel nous a fait ce matin une agréable surprise. Au lieu d'un ministère de replâtrage, il nous fait connaître un véritable cabinet parlementaire, représentant fidèlement la majorité du Corps législatif et scellant d'une manière solennelle la fusion du centre droit et du centre gauche. C'est un ministère d'honnêtes gens.

De l'ancien cabinet il ne reste que MM. Le Beuf, Rigault de Genouilly et Vaillant: les deux premiers parce que leurs fonctions exigent des aptitudes spéciales et que, la paix étant dans les prévisions du moment, leur rôle devient un peu effacé; le troisième parce que ses attributions se trouvent diminuées et réduites en réalité à l'intendance de la liste civile. Il y aura pourtant autant de ministres qu'avant. Car si le président du conseil d'Etat cesse d'être ministre, en revanche il est créé pour M. Maurice Richard un ministère spécial, celui des Beaux-Arts. Nous aurons donc toujours onze ministres.

L'enfantement du nouveau ministère est laborieux, et il revient, dans sa formation définitive, à deux hommes qui, placés dans des conditions bien différentes, ont exercé une influence analogue: M. Magne et M. de Girardin. Le premier est resté jusqu'au dernier moment le conseiller, le confident de l'Empereur; le second a déterminé M. E. Ollivier à accepter les conditions posées par MM. de Talhouët, Buffet et Daru qui représentaient l'alliance des deux centres.

C'est un événement considérable que la réunion de ces noms. Nous voyons dominer les hommes qui, par l'amendement des 43, réclamèrent les libertés nécessaires et constituèrent le tiers-parti; qui, au mois de juin dernier provoquèrent le message de juillet et le sénatus-consulte de septembre. Leur avènement au pouvoir marque le triomphe de l'opposition modérée et dynastique, et nous croyons volontiers à l'authenticité du mot attribué par le Figaro à l'Empereur: « Le chef de l'Etat aurait répondu à quelques-uns de ses intimes qu'il lui montraient le présent et l'avenir sous de sombres couleurs: « Je trouve au contraire que

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

du 5 Janvier 1870.

— 30 —

CHRISTINE

PAR

LOUIS ÉNAULT

XII

(suite.)

C'était une journée froide et un peu triste, car elle était sans soleil, et le soleil est la dernière gaieté de l'hiver. De temps en temps la rafale passait dans les arbres en remuant et secouant la neige, qui tombait sur les traîneaux en flocons légers, parsemés de larges gouttes de pluie blanche. Les loupes s'étaient réfugiés dans une sorte d'archipel, dont les îlots n'étaient séparés que par de courts intervalles de neige et de glace. Traqués dans l'air, ils se jetaient rapidement dans l'autre. Par ces grands froids et dans la neige, le loup se décide

moins facilement à prendre un parti et à risquer une pointe: il craint de se faire battre en plaine. Les chasseurs, suivis du reste de la compagnie, avaient d'abord cerné l'ensemble des flots, lançant en avant leurs grands chiens découplés, dont on entendait au loin les voix sonores. Puis, à mesure que les loups, forcés dans leur retraite, s'étaient retirés vers le centre, le cercle s'était peu à peu rétréci. On arriva enfin au dernier flot, dont l'épais fourré abritait la troupe sauvage. Une attaque bien sonnée y poussa les chiens, qui s'y jetèrent bravement, appuyés des piqueurs, et suivis de quelques chasseurs intrépides. Coupés de toutes parts, et forcés dans leur dernier asile, les loups firent d'abord tête aux chiens; mais après quelques minutes d'énergique défense, voyant, avec ce coup d'œil d'instinct que la nature donne aux bêtes sauvages, la partie inégale et la lutte impossible, ils ne songèrent plus qu'à la fuite, et débouquèrent tous à la fois, les crocs étincelants, le poil hérissé, roulant du feu sous leurs prunelles fauves. Harcelés par les limiers, décimés par une décharge à bout portant, rougissant la neige de leur sang qui fumait, ils firent leur trou, comme une volée de boulets, à travers la foule étouffée. Ce fut un moment d'inexprimable désordre: les voitures, trop rapprochées, reculaient les unes sur les autres, les femmes criaient, les chevaux se cabraient, les chiens, épervés et traînant leurs entrailles, soulevaient leurs têtes mourantes avec des aboiements plaintifs. Un vieux loup, presque blanc, vrai chef de bande, vint tomber aux pieds des chevaux de Christine en poussant des hurlements féroces. Les deux poneys de volée tremblent sur leurs jarrets, frémissent et reculent, s'embarrassent eux-mêmes dans les traits emmêlés, et se jettent sur les deux autres; le cocher n'est plus maître de rien. Cependant, le traîneau, acculé contre une souche cachée dans la neige, se soulève et semble prêt à se renverser. Christine, pâle d'effroi, pousse un cri et met son mouchoir sur ses lèvres pour étouffer le nom de Georges qui lui échappe.

Ce ne fut pas Georges qui répondit. Le baron de Vendel avait déjà mis pied à terre, et, jetant les rênes à son groom, il avait saisi, ramené et calmé l'attelage furieux. Où donc était Georges? Après le tumulte et le désordre du premier moment, toute la troupe, dirigée par le comte de Lovendall, qui sonnait à pleins poulmons le bien-lancer, s'était mise à la queue des chiens, et donnait la chasse aux loups, poussés vers la ville. Nadjé montait un cheval de l'Ukraine, appartenant à l'ambassade, assez bien dressé, mais jeune encore et irritable. Depuis le commencement de la chasse, elle l'avait tourmenté comme à plaisir. Il se contentait

assez, tant qu'il fut au milieu des rangs, et pour ainsi dire emprisonné dans les autres; mais au moment du saut qui peut général, affolé par le bruit et le mouvement, malmené par sa folle maîtresse, excité par les fanfares, effrayé par le hurlement des loups, il essaya de profiter du désordre pour se débarrasser de l'incommodé fardeau. Nadjé résista bien aux deux premières pointes: c'était une nature assez vaillante, et d'ailleurs elle était soutenue par son amour-propre de femme vaniteuse qui se sent regardée. Mais comme le cheval se défendait de plus belle: « Rendez donc la main! » lui cria Georges. Elle obéit instinctivement; mais, en rendant la main, elle clignola d'un coup de cravache, comme par une dernière bravade, l'épauée du fougueux animal. Celui-ci bondit de colère et de douleur à travers les broussailles, et, libre enfin de toute entrave, mal contenu par un main trop faible, il s'élança au galop dans la plaine, emportant Nadjé éperdue sur ses reins puissants, comme Nessus le centaure emporta jadis Déjanire, belle et tremblante. La jeune fille n'eut que le temps de jeter à Georges un regard où l'angoisse se mêlait à la prière. C'était au même moment que Christine, non moins effrayée, cria à l'aide vers lui. Sans doute il vit l'un et l'autre et entendit pas l'autre, car il enfonce l'épéron dans le ventre de son cheval et se précipita sur les traces de la belle Russe.

Cependant Nadjé pou à pou se remit en selle et se laissa bravement emporter. Le fils des steppes buvait l'air libre, et, voyant se dérouler sous ses pieds la blanche étendue et le vaste espace, il oublia la chasse et se donna carrière pour son compte, s'élevant de sa vitesse, et comme pris du vertige de sa course. Elle, penchée en avant, immobile sur l'étrier, fixe sur la selle et tenant assez courtes les rênes dans ses deux mains, essayait du moins de diriger l'ardeur qu'elle ne pouvait maîtriser tout à fait. Le cheval de Georges n'avait ni le même sang ni la même race; et, bien qu'il fut impitoyablement roulé par son maître, il perdait du terrain de minute en minute. Personne n'y prenait trop garde: le monde est une foule où chacun tire à soi; la chasse tournait toutes les têtes, et l'on s'occupait en ce moment des loups plus que des femmes. Les traîneaux eux-mêmes volaient sur la neige à la suite des cavaliers. Seule, une pauvre créature oubliait tout autour d'elle. Presque debout dans son traîneau, la narine frémissante et gonflée, le mouchoir dans les dents pour respirer plus facilement, l'œil bridé, la pâleur au front, la mort dans l'âme, Christine regardait de loin la course éperdue de Georges et de Nadjé. Elle n'en perdait pas un seul incident.

La suite au prochain numéro.